

OEUVRES
DE SPINOZA

TRADUITES

PAR ÉMILE SAISSET

Élève et ancien maître de Conférences à l'École normale
PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
A la Faculté des Lettres de Paris.

AVEC UNE INTRODUCTION CRITIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

TOME I

INTRODUCTION
critique.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

—
1861

AVANT-PROPOS.

Quand je publiai, il y a seize ans, la première traduction française des œuvres de Spinoza, j'y ajoutai une Introduction de quelque étendue pour servir de guide au lecteur. Mon but n'était pas de réfuter Spinoza, mais seulement de l'éclaircir, et comme cette tâche me semblait déjà assez difficile, je remettais à un autre jour le soin et le péril d'une réfutation.

Pourquoi ai-je tardé si longtemps à tenir ma promesse? assurément ce n'est point faute d'y avoir pensé. Car depuis les commencements de ma carrière je puis dire que Spinoza et le panthéisme ont été ma plus constante préoccupation. Partout où j'ai eu à porter la parole, j'en appelle à mes auditeurs de l'École normale, du Collège de France et de la Sorbonne, dans tous mes essais d'écrivain, mémoires à l'Institut, articles pour la *Revue des Deux Mondes* et pour le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, toujours et en toute occasion j'ai signalé les progrès du panthéisme et proclamé l'urgente nécessité de combattre l'ennemi. C'est au point qu'on m'a accusé en souriant de m'inquiéter de Spinoza plus que de raison, et d'être sujet à cette erreur d'optique qui grossit les objets qu'on regarde trop. Je voudrais de tout mon cœur qu'il en fût ainsi et que le panthéisme

n'existât que dans mon imagination ; mais peut-être les observateurs placides qui me trouvent trop effrayé font-ils comme ces personnes d'humeur prudente qui dans les grands incendies ne manquent pas de dire : ce n'est rien, c'est un feu de paille qui de lui-même s'éteindra. Puis on rentre chez soi pendant que les autres courent au feu.

Quoi qu'il en soit, j'espère au moins que mes sincères inquiétudes et mes longues réflexions me vaudront d'être écouté avec quelque indulgence au moment où je viens enfin présenter au public mes conclusions sur Spinoza.

J'ai conservé de la première Introduction tout ce qui m'a paru irréprochable, non toutefois sans de fortes retouches et de nombreux remaniements. J'ai ajouté un chapitre sur la politique de Spinoza, addition d'autant plus opportune que je complétais en même temps mon travail de traducteur, en donnant le *Traité politique* omis dans l'édition de 1844 ¹.

Dans la seconde partie de l'Introduction nouvelle, j'ai usé librement de tous mes travaux antérieurs ; mais je ne me suis pas borné à retoucher et à combiner ; j'ai développé et ajouté partout où il a été nécessaire. Ainsi le chapitre sur les origines de la philosophie de Spinoza est entièrement nouveau.

Telle qu'elle est, ainsi agrandie, refondue et com-

1. Il n'y a plus en dehors de ma traduction que la *Grammaire hébraïque*, ouvrage de peu d'intérêt, même pour les philologues, et le *Renati Descartes Principia*, qui n'est vraiment pas un écrit original de Spinoza, mais un résumé de la philosophie de Descartes destiné à un jeune écolier.

plétée, je voudrais croire que cette Introduction critique portera coup contre Spinoza et contre ses nouveaux disciples, et qu'elle servira cette noble cause du spiritualisme à laquelle je m'estime heureux d'avoir voué ma vie, étant chaque jour plus convaincu qu'elle est liée à toutes les meilleures causes de ce monde, à celles de la religion, du droit, de la liberté.

1^{er} décembre 1860.

ÉMILE SAISSET.

INTRODUCTION

CRITIQUE

AUX ŒUVRES DE SPINOZA.

PREMIÈRE PARTIE. — EXPOSITION.

C'est une chose étrange que la destinée de la philosophie de Spinoza. Réprouvée par les plus grands esprits du dix-septième siècle, mal connue et presque oubliée au siècle suivant, la voilà qui ressuscite au temps de Lessing, et depuis plus de soixante ans exerce sur l'Allemagne et sur l'Europe entière une sorte de fascination.

Dès l'apparition des premiers écrits de Spinoza, les théologiens commencèrent l'attaque, et cela se conçoit. Né juif, Spinoza avait, dès l'âge de vingt ans, dépassé la loi de Moïse¹, et s'il la respecta toujours², son âme était incapable de s'y plier. De là cette rupture violente avec la synagogue, et ces haines implacables qui s'attachèrent à toute sa vie. Rentré en possession de sa liberté, Spinoza la voulut garder tout entière. Il aimait sincèrement le christianisme; mais décidé à ne pas choisir entre les diverses Églises, il devait les avoir toutes contre lui. Cela explique les invectives et les anathèmes qui de tous les points de l'Europe vinrent fondre sur Spinoza, formidable concert d'accusations passion-

1. *Vie de Spinoza*, par Colerus, dans notre tome II, pages 4, 8.

2. Voyez le *Traité Théologico-politique*, chap. XVII.

nées, où catholiques et protestants, luthériens et calvinistes, gomaristes et arminiens, les communions les plus opposées, les adversaires les plus implacables, tout s'unit, tout se met d'accord pour accabler l'ennemi commun. Partout retentissent les noms d'imposteur, d'athée, d'impie, de renégat. Pour Grævius¹, Spinoza est une peste, son livre un don sinistre de l'enfer. Le docteur Musæus déclare que Spinoza est un esprit infernal, ambassadeur soudoyé de Satan². Christian Kortholt badine sur les mots, et trouve dans le nom même de l'épineux incrédule une source inconnue d'injures³. Après s'être acharné aux lettres de son nom, il ne restait plus qu'à défigurer les traits de son visage. On n'y manqua pas. Des portraits de Spinoza se répandirent, où on l'avait représenté, sinistre et farouche, tenant, comme Némésis, des serpents dans la main. On écrivait au-dessous de ces portraits des épigraphes comme celles-ci :

Benoît de Spinoza, juif et athée,

ou mieux encore :

Benoît de Spinoza, prince des athées,

portant jusque sur son visage les signes de la réprobation⁴.

Poursuivi par tous les clergés d'Europe, Spinoza trouvera-t-il un asile chez les philosophes ? Il semblerait assez naturel de le croire ; car la philosophie alors, c'était le cartésianisme, et Spinoza était cartésien. Point du tout : l'auteur de l'*Éthique* rencontre chez les carté-

1. George Grævius, in *Epist. ad Nic. Heins.*, 24 janvier 1676. — In Burmanni sel. epist., tome IV, page 473.

2. *Tract. Theolog-polit. ad veritatis lumen examinatus*, pages 2 et 3.

3. « Benedictus de Spinoza, quem melius maledictum dixeris, quod spinosa divina ex maledictione (Genes. 3, 17, 18), terra maledictum magis hominem et cujus monumenta tot spinis obsita sint, vix unquam tulerit, vir initio Judæus, sed postea .. » (Korth. *De trib. impost.*, page 75).

4. Th. de Murr, *Adnot. ad Tract.*, page 7.

siens le même accueil que chez les dévots. Malebranche ne voit dans le système de Spinoza qu'une épouvantable chimère, et il s'emporte jusqu'à traiter l'auteur de misérable. Fénelon, Lami, Poiret, Jacquelot ne sont guère moins sévères. Leibnitz est de tous le plus modéré, peut-être parce qu'il est plus loin que les autres de Spinoza¹.

Au xvii^e siècle, Spinoza n'eut donc pas un seul partisan, un seul disciple considérable. On ne peut, en effet, compter pour tel ni Lucas², ni Saint-Glain³, qui ne sont que des esprits forts, ou, comme on disait alors, des libertins. L'honnête Oldenburg est très-curieux de questions philosophiques; mais il ne les entend qu'à moitié⁴. On ne peut prendre au sérieux un esprit aussi bizarre que Jean de Bredenburg, et Louis Meyer⁵, qui est un autre homme, subtil, pénétrant, manque d'invention et de fécondité. Abraham Cusseler a seul de l'importance⁶; mais tout cela ne peut constituer une véritable école philosophique, et Spinoza nous apparaît dans ce coin obscur de la Hollande où il méditait l'*Éthique*, comme un penseur presque absolument isolé.

Ce n'est point à dire qu'il n'ait exercé aucune influence; car l'influence philosophique ne se mesure pas

1. Toutefois, dans les *Essais de Théodicée*, il maltraite fort Spinoza : « Cette mauvaise doctrine, propre tout au plus à éblouir le vulgaire, cette doctrine insoutenable et même extravagante. »

2. Auteur de l'ouvrage très-rare intitulé : *Vie et Esprit de M. Benoit de Spinoza*, 1719, 203 pages in-8°.

3. Auteur presume de l'infidèle et grossière traduction du *Théologico-politique*, publiée tour à tour sous trois titres différents. — Voyez notre Notice bibliographique.

4. Voyez ses lettres à Spinoza, particulièrement la lettre III. — Oldenburg, d'ailleurs, tout en aimant sincèrement Spinoza, repousse très-vivement les conséquences de son système. Voyez la lettre IX.

5. Éditeur de Spinoza, auteur du livre. *Philosophia Scripturæ interpres*, qui a été réédité par Semler. Halæ, 1776, in-8°.

6. Auteur de deux ouvrages spinozistes : *Specimen artis ratiocinandi naturalis et artificialis ad pantosophiæ principia manuducens*; Hambourg, 1684. — *Princip. Pantos.*, part. 2 et part. 3, Hambourg, 1684.

seulement au nombre et à la qualité des amis, mais aussi au nombre et à la qualité des adversaires. J'ai nommé Malebranche, Fénelon, Leibnitz, tout ce qu'il y avait de plus grand parmi les philosophes. Il faut citer maintenant les plus illustres théologiens, Huet¹, Richard Simon², Abbadie³. Ceux-ci regardent peu à l'*Éthique*; c'est au traité *Théologico-politique*, à cette *dangereuse et libertine critique* des saintes Écritures, qu'ils ont affaire. Bossuet ne veut point se commettre avec Spinoza; mais il conseille et presse Lami⁴.

Au XVIII^e siècle, la scène change, et il semble que tout ce qui avait perdu Spinoza dans un siècle de discipline et de foi va faire sa fortune à une époque d'incrédulité et de hardiesse. Les choses ne se passèrent pourtant point ainsi. Il y a deux hommes dans Spinoza : le libre penseur du *Théologico-politique* pour qui les prophéties ne sont que des illusions ou des symboles, les miracles des paraboles ou des faits naturels, Moïse un grand politique, Jésus-Christ, une âme sainte et le premier des sages; il y a ensuite le philosophe de l'*Éthique*, qui décrit la nature de Dieu, explique l'univers, en découvre les premiers ressorts, en dévoile le mécanisme, sonde toutes les profondeurs, pénètre tous les mystères, n'ignore de rien, ne doute de rien, développe enfin dans l'ordre inflexible des géomètres et sous les formules invariables d'un style algébrique le dogmatisme le plus tranchant, le plus vaste, le plus exclusif qui fut jamais. Le XVIII^e siècle comprit et suivit le théologien, ou plutôt l'hérétique dans Spinoza; il dédaigna le métaphysicien.

1. Dans la *Démonstration Évangélique*.

2. Dans l'*Histoire critique du Vieux Testament*.

3. *De la vérité de la Relig. chrét.*, chap. VII et VIII.

4. *Œuvres de Bossuet*, édit. de Besançon, tome XVII, lettre 145.

Comment l'école de Kant, pour qui la métaphysique n'est qu'une chimère, comment l'école écossaise, si timide, si discrète, si bornée dans son horizon, auraient-elles pu s'intéresser aux témérités spéculatives de Spinoza? L'école de Locke et celle de Condillac n'y voient guère que des définitions arbitraires et des abus de mots¹. Diderot, d'Holbach et leurs amis croient suivre Spinoza, quand ils reculent jusqu'à Épicure. Voltaire, qui en fait de métaphysique effleure tout, parce qu'il dédaigne tout, prend Spinoza pour un matérialiste, et comme Bayle, avec plus de légèreté encore, mais du moins avec plus de sincérité, il voit dans l'*Éthique* un traité régulier d'athéisme². C'est que Voltaire et toute l'Encyclopédie n'avaient lu Spinoza que dans Boulainvilliers, ou, pour mieux dire, toute la philosophie de Spinoza était pour eux dans le *Théologico-politique*³.

Les choses en étaient là vers la fin du XVIII^e siècle, et Spinoza, le vrai et complet Spinoza, celui de l'*Éthique*, était profondément inconnu et presque universellement décrié, quand éclata tout d'un coup, dans cette Allemagne où le scepticisme de Kant semblait avoir découragé pour jamais l'esprit humain, ce puissant mouvement d'idées spéculatives, ce généreux essor intellectuel qui s'est propagé dans toute l'Europe et a donné depuis cinquante ans à la philosophie du XIX^e siècle Fichte, Schelling, Hegel et M. Cousin. C'est de cette époque de renaissance que datent le renom et l'influence de Spinoza.

1. Condillac, *Traité des Systèmes*, chap. x, le Spinozisme refute.

2. Voltaire, *Lettres sur les Juifs*, lettre X. — *Le Philos. ignor.*, lettre 2^a. — *Les Systèmes*, notes.

3. Tout le dix-huitième siècle a confondu le spinozisme et le matérialisme. *Vesana Stratonis restituit commenta*, dit le cardinal de Polignac dans l'*Anti-Lucrece*, en parlant de Spinoza.

Jacobi met le public dans la confiance d'une conversation qu'il a eue avec Lessing et dont le système de Spinoza a fait tous les frais. « J'étais allé, dit-il, chez Lessing dans l'espérance qu'il me viendrait en aide contre Spinoza. » Mais quoi ! Jacobi trouve dans l'illustre poète un spinoziste déclaré : « Ἐν καὶ πᾶν, s'écrie Lessing, voilà la philosophie. »

Mendelssohn voit dans ce récit un outrage à la mémoire de Lessing, et il prend la plume pour la défendre. De là une controverse vive, passionnée, violente, qui émeut toute l'Allemagne, et à laquelle Claudius, Herder, Heydenreich, Schelling, prennent la part la plus active. Il ne s'agit bientôt plus du spinozisme de Lessing, mais du spinozisme lui-même. On commence à le voir partout. Lessing l'avait trouvé dans Leibnitz, Jacobi le trouve dans Lessing. La doctrine de Fichte n'est qu'un spinozisme retourné; celle de Schelling, un spinozisme déguisé. On traduit Spinoza; on recueille ses œuvres, le célèbre docteur Paulus en donne une édition complète. Quelques notes marginales, de la main de Spinoza, ne s'y rencontraient pas; le savant de Murr les publie. On trouve quelques variantes très-insignifiantes de ces notes; le docteur Dorow ne veut pas que le public en soit privé.

L'enthousiasme gagne les poètes, et bientôt il ne connaît plus de bornes. « Ne pourrait-on pas, disait Herder, persuader à Goëthe de lire un autre livre que l'*Éthique*? » L'ardent Novalis s'enflamme pour le Dieu-nature de Spinoza, qui s'agite sourdement dans les eaux et les vents, sommeille dans la plante, s'éveille dans l'animal, pense dans l'homme, et remplit tout de son activité inépuisable.

1. Goëthe a dit quelque part : « Je me réfugiai dans mon antique asile, l'*Éthique* de Spinoza. »

sable. Mais les théologiens laissent loin derrière eux les poètes eux-mêmes. Écoutons Schleiermacher :

« Sacrifiez avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza ! Le sublime esprit du monde le pénétra ; l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour ; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel et il vit que lui aussi était pour le monde un miroir digne d'amour ; il fut plein de religion et plein de l'Esprit saint ; aussi nous apparaît-il solitaire et non égalé, maître en son art, mais élevé au-dessus du profane, sans disciples et sans droit de bourgeoisie. »

Sur un ton plus sérieux, les maîtres de la philosophie allemande rendent à Spinoza les mêmes hommages. « La pensée, dit Hegel, doit absolument s'élever au niveau du spinozisme avant de monter plus haut encore. Voulez-vous être philosophes ? commencez par être spinozistes ; vous ne pouvez rien sans cela. Il faut avant tout se baigner dans cet éther sublime de la substance unique, universelle et impersonnelle, où l'âme se purifie de toute particularité et rejette tout ce qu'elle avait cru vrai jusque-là, tout, absolument tout. Il faut être arrivé à cette négation, qui est l'émancipation de l'esprit ¹. »

Que penser de ce jugement, et en général de ces transports d'admiration que le spinozisme inspire à l'Allemagne contemporaine ? Spinoza est-il un matérialiste ou un mystique ? faut-il l'appeler avec Bayle *un athée de système*, ou dire avec Novalis qu'il était *ivre de Dieu* ? Du xvii^e siècle qui l'a maudit et du nôtre qui l'exalte, qui a rai-

1. Hegel, *Geschichte der Philosophie*, tome III, pag. 374 sqq.

son, qui a tort? Grave alternative, à laquelle se rattachent les plus difficiles problèmes de notre temps, et qui ne peut évidemment être tranchée qu'après une étude approfondie de toutes les pièces du procès.

I.

LA PERSONNE DE SPINOZA.

Commençons par caractériser l'homme dans Spinoza pour mieux comprendre le philosophe. Prions un de ses contemporains, un ministre de l'Église luthérienne, le pieux, l'exact, l'honnête Colerus, de nous introduire auprès de lui. Transportons-nous sur le Pavilioengragt, à la Haye, et entrons dans la maison de Van der Spyck, où habite Spinoza. Que fait-il, sans famille, sans culte, sans appui extérieur, dans cette cellule prise sur l'étroite demeure de pauvres gens? Il passe le temps, dit son hôte, à étudier et à travailler à ses verres. En effet, Spinoza, chassé de la synagogue, exilé de sa patrie, pauvre et décidé à ne dépendre de personne, avait appris un art mécanique, en quoi, du reste, il demeurait fidèle aux traditions de sa religion et de sa famille. L'art qu'il choisit fut celui de faire des verres pour des lunettes d'approche. Il était bon opticien, dit quelque part Leibnitz, se taisant discrètement sur le reste.

Mais Spinoza n'avait pas besoin d'être si habile pour gagner sa vie. C'est une chose incroyable, s'écrie le bon Colerus, combien Spinoza était sobre et bon ménager. On voit par différents petits comptes trouvés dans ses papiers qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenait à trois sous, et d'un pot de bière d'un sou et demi. C'est

tout ce qu'il fallait pour soutenir le corps languissant et chétif où habitait cette pensée puissante. Colerus décrit Spinoza très-faible de corps, malsain et attaqué de phthisie depuis sa jeunesse. C'était un homme de moyenne taille ; il avait les traits du visage bien proportionnés, la peau un peu noire, les cheveux frisés et noirs, les sourcils longs et de même couleur, de sorte qu'à sa mine on le reconnaissait aisément pour être descendu des juifs portugais. Pour ce qui est de ses habits, il en prenait fort peu de soin, disant qu'il est contre le bon sens de mettre une enveloppe précieuse à des choses de néant ou de peu de valeur.

« Si sa manière de vivre était fort réglée, sa conversation n'était pas moins douce et paisible. Il savait admirablement bien être le maître de ses passions. On ne l'a jamais vu ni fort triste ni fort joyeux. Il savait se posséder dans sa colère et dans les déplaisirs qui lui survenaient ; il n'en paraissait rien au dehors. Il était, d'ailleurs, fort affable et d'un commerce aisé ; il parlait souvent à son hôtesse, particulièrement dans le temps de ses couches, et à ceux du logis, lorsqu'il leur survenait quelque affliction ou maladie ; il ne manquait point alors de les consoler, et de les exhorter à souffrir avec patience des maux qui étaient comme un partage que Dieu leur avait assigné. Il avertissait les enfants d'assister souvent au service divin, et leur enseignait combien ils devaient être obéissants et soumis à leurs parents. Lorsque les gens du logis revenaient du sermon, il leur demandait souvent quel profit ils y avaient fait, et ce qu'ils en avaient retenu pour leur édification. »

« Il avait, poursuit Colerus, une grande estime pour mon prédécesseur, le docteur Cordes, qui était un

homme savant, d'un bon naturel et d'une vie exemplaire; ce qui donnait occasion à Spinoza d'en faire l'éloge. Il allait même quelquefois l'entendre prêcher, et faisait état surtout de la manière savante dont il expliquait l'Écriture et des applications solides qu'il en faisait. Il avertissait en même temps son hôte et ceux de la maison de ne manquer jamais aucune prédication d'un si habile homme. Il arriva que son hôtesse lui demanda un jour si c'était son sentiment qu'elle pût être sauvée dans la religion dont elle faisait profession; à quoi il répondit : *« Votre religion est bonne; vous n'en devez pas chercher d'autre ni douter que vous n'y fassiez votre salut, pourvu qu'en vous attachant à la piété, vous meniez en même temps une vie paisible et tranquille. »*

« Pendant qu'il était au logis, il n'était incommodé à personne; il y passait la meilleure partie de son temps tranquillement dans sa chambre. Lorsqu'il lui arrivait de se trouver fatigué, pour s'être trop attaché à la méditation philosophique, il descendait pour se délasser, et parler à ceux du logis de tout ce qui pouvait servir de matière à un entretien ordinaire, même de bagatelles. Il se divertissait aussi quelquefois à fumer une pipe de tabac; ou bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit un peu plus longtemps, il cherchait des araignées qu'il faisait lutter ensemble, et des mouches qu'il jetait dans la toile d'araignée, et regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir qu'il éclatait quelquefois de rire; il observait aussi avec le microscope les différentes parties des plus petits insectes, d'où il tirait après les conséquences qui lui semblaient le mieux convenir à ses découvertes. »

Voilà l'homme que vinrent chercher, au milieu de sa

solitude, la richesse, les honneurs, la gloire, les hautes amitiés. Il sacrifia tout cela sans effort, pour vivre heureux dans une paix profonde et une indépendance absolue. Son ami Simon de Vries s'avisa un jour de lui faire présent d'une somme de deux mille florins pour le mettre en état de vivre un peu plus à son aise; mais Spinoza s'excusa civilement sous prétexte qu'il n'avait besoin de rien. Ce même ami, approchant de sa fin et se voyant sans femme et sans enfants, voulait faire son testament et l'instituer héritier de tous ses biens; Spinoza n'y voulut jamais consentir, et lui remontra qu'il ne devait pas songer à laisser ses biens à d'autres qu'à son frère.

Un autre ami de Spinoza, l'illustre Jean de Witt, le força d'accepter une rente de deux cents florins; mais ses héritiers faisant difficulté de continuer la rente, Spinoza leur mit son titre entre les mains avec une si tranquille indifférence qu'ils rentrèrent en eux-mêmes et accordèrent de bonne grâce ce qu'ils venaient de refuser.

L'électeur palatin Charles-Louis voulut attirer Spinoza à Heidelberg et chargea le célèbre docteur Fabricius de lui proposer une chaire de philosophie, avec la promesse de lui laisser la plus grande liberté, *cum amplissima philosophandi libertate*, pourvu toutefois qu'il n'en abusât pas pour troubler la religion établie. Spinoza répondit qu'il ne voyait pas clairement en quelles limites il faudrait renfermer cette liberté qu'on voulait bien lui promettre, et puis que les soins qu'il faudrait donner à l'instruction de la jeunesse l'empêcheraient d'avancer lui-même en philosophie.

Lors de la campagne des Français en Hollande, le prince de Condé, qui prenait alors possession du gouvernement d'Utrecht, désira vivement s'entretenir avec

Spinoza. Il paraît même qu'il fut question d'obtenir pour lui une pension du roi, et qu'on l'engagea à dédier quelques-uns de ses ouvrages à Louis XIV. Spinoza racontait lui-même que, *comme il n'avait pas le dessein de rien dédier au roi de France, il avait refusé l'offre qu'on lui faisait avec toute la civilité dont il était capable*. On ne sait si l'entrevue de Spinoza avec le prince de Condé put avoir lieu ; mais il est certain que Spinoza se rendit au camp français, et qu'après son retour, la populace de la Haye s'émut, le prenant pour un espion. L'hôte de Spinoza accourut alarmé : « Ne craignez rien, lui dit Spinoza, il m'est aisé de me justifier. Mais quoi qu'il en soit, aussitôt que la populace fera le moindre bruit à votre porte, je sortirai et irai droit à eux, quand ils devraient me faire le traitement qu'ils ont fait aux pauvres messieurs de Witt. Je suis républicain, et n'ai jamais eu en vue que la gloire et l'avantage de l'État. » Spinoza racontait à Leibnitz que le jour de l'assassinat des frères de Witt, il voulait sortir et afficher dans les rues près du lieu des massacres un placard avec ces mots : *Ultimi barbarorum* ; son hôte fut obligé d'employer la force pour le retenir à la maison¹.

Le 23 février 1677, un dimanche, l'hôte de Spinoza et sa femme étaient allés à l'église faire leurs dévotions. Au sortir du sermon, ils apprirent avec surprise que Spinoza venait d'expirer. Il n'avait pas quarante-cinq ans ; quoique tombé en langueur depuis quelques mois, rien ne faisait présumer une mort si prompte. Tout prouve qu'il mourut en paix comme il avait vécu.

L'œuvre de sa vie était achevée. Il avait écrit sa fa-

1. Voyez la note de Leibnitz, publiée pour la première fois par M. Foucher de Careil, *Refutation méditée de Spinoza* préface de l'éditeur, page 64. Paris, 1854.

meuse *Ethique*, ra communiquant à quelques amis, mais ne voulant pas la publier, de crainte de troubler inutilement son repos. C'est dans ce livre étrange que son idée, longtemps couvée, avait pris sa forme définitive. Eût-il vécu cinquante ans de plus, on ne conçoit pas qu'il eût voulu y changer une syllabe. Étudions tout à notre aise ce grand et étrange monument, en groupant autour de lui les autres parties de l'œuvre de Spinoza.

II.

LA MÉTHODE DE SPINOZA.

J'ouvre l'*Éthique*, et au lieu d'un discours ordinaire et familier, comme en écrivait Descartes, je trouve des définitions, des axiomes, des postulats, et puis une série de propositions, corollaires et scholies. Pourquoi cette forme mathématique?

D'excellents esprits, notamment Hemsterhuis¹, ont reproché à Spinoza d'avoir embarrassé ses lecteurs et de s'être accablé lui-même de cet appareil de géométrie, où la rigueur de la forme, souvent plus apparente que réelle, unie à la sécheresse et à la complication des formules, fatigue, éblouit, décourage la pensée, au lieu de l'éclairer et de la soutenir.

Nous sommes fort éloigné de vouloir sur ce point justifier Spinoza; tout au contraire, il nous semble que si le reproche qu'on lui adresse est juste, loin d'être trop sévère, il ne l'est pas encore assez.

Ce reproche, en effet, ne va pas au fond des choses. L'ordre géométrique que suit Spinoza, ce n'est point,

1. *Lettre à Jacobi*. Voyez *Jacobi's Werke*, tome IV, page 166.

comme Jacobi l'a fort solidement remarqué¹, sa méthode elle-même ; c'en est seulement l'enveloppe, et il y a ici une question tout autrement grave que celle de l'exposition et du style, c'est la question des véritables conditions de la science et de la portée même de l'esprit humain.

Spinoza veut que la science prenne son point d'appui dans l'objet le plus élevé de la pensée, et que, descendant ensuite par degrés des hauteurs de l'Être en soi et par soi, elle suive la chaîne des êtres et reproduise dans le mouvement et l'ordre de ses conceptions l'ordre vrai et le réel mouvement des choses. Si cette méthode est la véritable, il importe fort peu que Spinoza ait employé ou non la forme géométrique. En connaît-on d'ailleurs quelqu'une qui soit mieux appropriée à une méthode essentiellement déductive, et qui paraisse plus capable d'en assurer la marche, d'en tempérer la hardiesse, d'en corriger les excès ?

Si, au contraire, cette méthode n'est pas la véritable, il faut condamner alors, je l'avoue, la forme géométrique, mais avec elle et avant tout la méthode ambitieuse et téméraire qu'elle recouvre. Laissons donc de côté la forme géométrique des pensées de Spinoza, et rendons-nous compte de sa méthode.

Génie essentiellement réfléchi, élevé à l'école sévère de Descartes, Spinoza n'ignorait pas qu'il n'y a point en philosophie de problème antérieur à celui de la méthode. La nature et la portée de l'entendement humain, l'ordre légitime de ses opérations, la loi fondamentale qui les doit régler, tous ces grands objets avaient occupé ses

1. *Jacobi's Werke*, l. c.

premières méditations, et il ne cessa de s'en inquiéter pendant toute sa vie. Nous savons qu'avant d'écrire son *Éthique*, ou, comme il l'appelle avec raison, *sa philosophie*, il avait jeté les bases d'un traité complet sur la méthode¹, ouvrage informe, mais plein de génie, plusieurs fois abandonné et repris sans jamais être achevé, où toutefois les vues générales de Spinoza sont suffisamment indiquées à des yeux attentifs par des traits d'une force et d'une hardiesse singulières.

Au commencement de cet ouvrage, Spinoza nous trace le tableau d'une âme à qui les biens périssables ne suffisent plus, et qui cherche, loin de la volupté, de la gloire, et de toutes les chimères dont la poursuite occupe et fatigue les âmes vulgaires, la sérénité durable et la paix.

« L'expérience, dit-il, m'ayant appris à reconnaître que tous les événements ordinaires de la vie commune sont choses vaines et futiles,.... j'ai pris enfin la résolution de rechercher s'il existe un bien véritable,.... un bien qui puisse remplir à lui seul l'âme tout entière, après qu'elle a rejeté tout le reste, en un mot, un bien qui donne à l'âme, quand elle le trouve et le possède, l'éternel et suprême bonheur². »

Pourquoi de telles pensées au début d'un traité sur la méthode? c'est que Spinoza ne sépare point dans la science deux choses inséparables dans la réalité : la poursuite du vrai et celle du bien. A ses yeux, l'homme est essentiellement un être qui pense, et, pour prendre sa forte expression, une idée { Le bonheur d'un tel être

1. C'est le traité qui a pour titre : *De la Réforme de l'Entendement*. Voyez notre tome III.

2. *Ibid*, tome III, page 297.

ne peut se trouver que dans la pensée, et le plus haut degré de la connaissance humaine doit être le plus haut degré de l'humaine félicité. Le bonheur suprême n'est point un idéal fantastique, insaisissable à notre misère. Spinoza croit fermement que dès cette vie une âme philosophique y peut atteindre.

« La raison, écrit-il à Guillaume de Blyenbergh, la raison fait ma jouissance; et le but où j'aspire en cette vie, ce n'est point de la passer dans la douleur et les gémissements, mais dans la paix, la joie et la sérénité¹. »

D'où viennent en effet les maux et les agitations de l'âme? « Elles tirent leur origine de l'amour excessif qui l'attache à des choses sujettes à mille variations et dont la possession durable est impossible. Personne, en effet, n'a d'inquiétude ni d'anxiété que pour l'objet qu'il aime, et les injures, les soupçons, les inimitiés n'ont pas d'autre source que cet amour qui nous enflamme pour des objets que nous ne pouvons réellement posséder avec plénitude².

« Au contraire, l'amour qui a pour objet quelque chose d'éternel et d'infini nourrit notre âme d'une joie pure et sans aucun mélange de tristesse, et c'est vers ce bien si digne d'envie que doivent tendre tous nos efforts³. »

Cet objet éternel et infini, l'âme ne peut l'aimer, si elle ne le peut connaître. Mais qu'il lui soit donné de le concevoir avec clarté, elle pourra dès lors le posséder avec plénitude, et la jouissance épurée de cette posses-

1. *Lettre XVIII*, tome III, page 401.

2. *Ethique*, part. v, Schol. de la Propos. XV.

3. *De la Réforme de l'Entendement*, tome III, page 300.

sion tout intellectuelle aura ce privilège qu'elle se laissera partager sans s'affaiblir.

Le problème fondamental de la vie humaine est donc celui-ci : par quels moyens l'âme peut-elle atteindre l'Être infini et éternel dont la connaissance doit combler tous ses désirs ? Spinoza porte ici un regard attentif sur la nature de l'entendement humain, et il esquisse une théorie des degrés de la connaissance, un peu embarrassée au premier aspect, mais très-simple en réalité.

On peut ramener toutes nos perceptions à quatre espèces fondamentales¹ : la première est fondée sur un simple oui-dire, et en général sur un signe. La seconde est acquise par une *expérience vague*, c'est-à-dire passive, et qui n'est pas déterminée par l'entendement. La troisième consiste à concevoir une chose par son rapport à une autre chose, mais non pas d'une manière complète et adéquate. La quatrième atteint une chose dans son essence ou dans sa cause immédiate.

Ainsi, au plus bas degré de la connaissance, Spinoza place ces croyances aveugles, ces tumultueuses impressions, ces images confuses dont se repait le vulgaire. C'est le monde de l'imagination et des sens, la région de l'opinion et des préjugés. Spinoza y trace une division, mais à laquelle il n'attribue que peu d'importance, puisqu'il réunit dans l'*Éthique*, sous le nom de *connaissance du premier genre*², ce qu'il a distingué dans la *Réforme de l'entendement* en perception par simple oui-dire et perception par voie d'expérience vague. Je sais par simple oui-dire quel est le jour de ma naissance, quels furent mes parents, et autres choses semblables. C'est

1. De la Réforme de l'Entendement, tome III, page 303.

2. *Éthique*, part. 2, Schol. de la Propos. XL.

par une expérience vague que je sais que je dois mourir ; car si j'affirme cela, c'est que j'ai vu mourir plusieurs de mes semblables, quoiqu'ils n'aient pas tous vécu le même espace de temps ni succombé à la même maladie. Je sais de la même manière que l'huile a la vertu de nourrir la flamme et l'eau celle de l'éteindre, et en général toutes les choses qui se rapportent à l'usage ordinaire de la vie.

Le premier genre de connaissance, utile pour la vie, n'est d'aucun prix pour la science. Il atteint les accidents, la surface des choses, non leur essence et leur fond. Livré à une mobilité perpétuelle, ouvrage de la fortune et du hasard, et non de l'activité interne de la pensée, il agite et occupe l'âme, mais ne l'éclaire pas. C'est la source des passions mauvaises qui jettent sans cesse leur ombre sur les idées pures de l'entendement, arrachent l'âme à elle-même, la dispersent en quelque sorte vers les choses extérieures et troublent la sérénité de ses contemplations.

La connaissance du second genre est un premier effort pour se dégager des ténèbres du monde sensible. Elle consiste à rattacher un effet à sa cause, un phénomène à sa loi, une conséquence à son principe. C'est le procédé des géomètres, qui ramènent les propriétés des nombres, des figures, à un système régulier de propositions simples, d'axiomes incontestables. En général, c'est la raison discursive, par laquelle l'esprit humain, aidé de l'analyse et de la synthèse, monte du particulier au général, redescend du général au particulier, pour accroître sans cesse, pour éclaircir et pour enchaîner de plus en plus ses connaissances.

Que manque-t-il à ce genre de perception ? une seule

chose, mais capitale. La raison discursive, le raisonnement, tout infallible qu'il soit, est un procédé aveugle. Il explique le fait par sa loi, mais il n'explique pas cette loi. Il établit la conséquence par les principes ; mais les principes eux-mêmes, il les accepte sans les établir. Il fait de nos pensées une chaîne d'une régularité parfaite, mais il n'en peut fixer le premier anneau.

Il y a donc au-dessus du raisonnement une faculté supérieure, c'est la raison, dont l'objet propre est l'Être en soi et par soi.

Spinoza éclaircit ces quatre modes de perception par un ingénieux exemple : Trois nombres, dit-il¹, sont donnés ; on en cherche un quatrième qui soit au troisième comme le second est au premier. Nos marchands disent qu'ils savent fort bien ce qu'il y a à faire pour trouver ce quatrième nombre ; ils n'ont pas, en effet, encore oublié l'opération qu'ils ont apprise de leurs maîtres, laquelle est, bien entendu, tout empirique et sans démonstration. D'autres tirent de quelques cas particuliers empruntés à l'expérience un axiome général. Ils prennent un exemple comme celui-ci : $2 : 4 :: 3 : 6$; ils trouvent par l'expérience que, le second de ces nombres étant multiplié par le troisième, le produit divisé par le premier donne 6 pour quotient ; et ils concluent de là qu'une opération semblable est bonne pour trouver tout quatrième nombre proportionnel. Quant aux mathématiciens, ils savent, par la démonstration de la XIX^e Proposition du livre VII d'Euclide, quels nombres sont proportionnels entre eux ; ils savent, par la nature même et par les propriétés de la proportion, que le produit du

1. *De la Reforme de l'Entendement*, tome III, page 282.

premier nombre par le quatrième est égal au produit du troisième par le second ; mais ils ne voient point la proportionnalité adéquate des nombres donnés, ou, s'ils la voient, ils ne la voient point par la vertu de la proposition d'Euclide, mais bien par intuition et sans faire aucune opération.

Le plus haut degré de la connaissance consiste donc dans l'intuition immédiate d'une vérité évidente d'elle-même, dans ce coup d'œil instantané par lequel l'esprit, sans effort, sans obstacle, sans intermédiaire, saisit son objet, l'embrasse tout entier, et s'y repose en quelque sorte dans une lumière sans mélange et dans une parfaite sérénité.

Spinoza donne divers exemples de ce mode supérieur de la connaissance, et quelques-uns peuvent paraître mal choisis : « Nous savons, dit-il, d'une perception immédiate, que 2 et 3 font 5 ; qu'étant donnés les nombres $1 : 2 :: 3 :$, le quatrième nombre proportionnel est 6 ; enfin, que deux lignes parallèles à une troisième sont parallèles entre elles. »

Il semble que cette dernière vérité peut se prouver par le raisonnement et a même besoin de l'être. Ce n'est donc pas une vérité immédiate. Et de là on pourrait conclure que Spinoza ne s'est point formé une idée parfaitement claire du procédé de l'intuition immédiate, et qu'à l'exemple de beaucoup d'autres profonds logiciens, il a confondu le raisonnement et la raison.

Mais il n'en est rien. Spinoza reconnaît deux degrés dans l'intuition immédiate, et cette distinction est aussi claire que juste et profonde. A son premier degré, la raison perçoit les objets, non pas encore en eux-mêmes, mais dans leur cause immédiate. Par exemple, en me

formant une idée claire et distincte d'un certain mode de l'étendue, je le conçois dans sa cause immédiate, savoir, l'étendue infinie et divine. Il y a bien là une sorte de déduction, mais rapide comme l'éclair, et si soudaine et si lumineuse qu'elle ressemble à une intuition. L'effet, sa cause, leur rapport, l'esprit saisit tout cela comme d'un seul trait.

Au second degré, qui est le comble et la perfection de la pensée, l'esprit atteint directement ce qui est, non plus dans sa cause, mais en soi. C'est ainsi que nous concevons la Substance, la Perfection, Dieu. Il n'y a ici aucun mouvement dans la pensée, aucun obstacle, aucun intermédiaire entre elle et son objet. L'immédiation est absolue. Le sujet et l'objet de la connaissance se touchent et s'identifient dans un acte indivisible.

Voilà le type, l'idéal de l'intuition immédiate. Le premier degré n'est qu'un échelon pour s'élever à celui-là, qui seul achève et accomplit la connaissance.

Après avoir décrit les différentes espèces de perceptions, Spinoza examine tour à tour leur valeur scientifique. L'expérience, sous sa double forme, ne peut fournir une connaissance philosophique ; car elle donne des images confuses, et le philosophe cherche des idées ; elle n'atteint que les accidents des choses, et la science néglige l'accident pour s'attacher à l'essence. L'expérience est donc absolument proscrite, sans restriction et sans réserve, du domaine de la métaphysique ¹.

La connaissance du second genre est moins sévèrement traitée, parce qu'elle conduit à l'intuition immédiate. Toutefois, ce genre de perception n'est pas celui

1. *De la Reforme de l'Entendement*, tome III, pages 306, 307. Voyez aussi *Lettre à Simon de Vries*, tome III, pag. 378.